



musée
jurassien
des arts
moutier

Cantonale Berne Jura

Guide des visiteurs



Michael Streun, *Umwälzung* (Boulversement), 2018
Huile sur toile, 190 x 230 cm

Vernissage sa 8 décembre 2018, 17h
Exposition 09.12.2018 – 27.01.2019
Exposition multisite

Musée jurassien des Arts

Rue Centrale 4 – CP 729 – 2740 Moutier

T +32 493 36 77

info@musee-moutier.ch

www.musee-moutier.ch

Auteurs :

les artistes ; les commentateurs de leurs œuvres ; Valentine Reymond,
conservatrice MJAM

La Cantonale Berne Jura au Musée jurassien des Arts

Dans cette édition de la *Cantonale Berne Jura* au Musée jurassien des Arts, les 33 artistes ou duos d'artistes exposés n'ont pas été choisis par rapport à un thème particulier. Elles interrogent notre rapport au monde, aux autres, à la nature ou aux images. Leurs œuvres dialoguent dans les espaces contrastés du musée. Elles démontrent la grande diversité de démarches et de moyens d'expression qui se développe à l'heure actuelle dans les cantons du Jura et de Berne.

Ces créatrices et créateurs vivent et/ou ont leur atelier à Porrentruy, Delémont, Boncourt, Berne, Bienne, Pfeffingen, Thoun, Langenthal ou Interlaken. Ou encore elles/ils y sont nés et y ont grandi. Elles/ils sont de différentes générations, leur âge variant entre 25 et 74 ans. Les œuvres de jeunes artistes côtoient ainsi les œuvres d'artistes plus expérimentés.

Le jury attaché à ce musée cette année, qui a sélectionné ces 33 artistes et duos d'artistes parmi les 393 dossiers présentés, était formé par :

Arno Hassler, artiste

Gilles Fleury, président du Club jurassien des Arts

Valentine Reymond, conservatrice Musée jurassien des Arts, Moutier

Valérie Studer, attachée de conservation de ce même musée.

Artistes exposés

Peter Aerschmann, Ruth Amstutz, Stéphanie Baechler, Linus Baumeler, Selin Bourquin, Jeanne Chevalier, Diana Dodson, Les Domaines CHFD, Sarah Fuhrmann, Claude Gigon & Yolande Schneider, Alexandre Girod, Niklaus Manuel Güdel, Melanie Gugelmann, Andreas Jenni, Marc Lauber, , Andrea Loux, Mingjun Luo, Line Marquis, Robin Mettler, Christian Mühlemann, Pat Noser, Philippe Queloz, Rayyan (Ahmad Al Rayyan), Selina Reber, Maja Rieder, Celia & Nathalie Sidler, Julia Steiner, Sébastien Strahm, Michael Streun, Andrea Vogel, Jost von Allmen, Darko Vulic, Emmanuel Wüthrich.

Ce guide est conçu par ordre alphabétique des noms de famille des artistes et non par rapport au circuit de l'exposition.

Peter Aerschmann

(*1969, vit à Berne)

SATKA, 2017, vidéo HD, 10' loop



Sur la base de séquences de films ou de photographies qu'il a prises, Peter Aerschmann reconstruit des films qui reflètent apparemment la réalité visible. Mais il introduit une distance à la fois énigmatique, critique et pleine d'humour qui interroge et touche à des questions existentielles. La scène du film exposé ici a lieu dans la petite ville de SATKA, près de Tcheliabinsk, dans les montagnes de l'Oural. Une météorite y est tombée en 2013. Satka vit de l'exploitation minière de magnésie. La

vie des habitants semble totalement dirigée vers le sous-sol, comme le montre cette vidéo : un dimanche après-midi, des pêcheurs attendent que les poissons mordent à leurs appâts, des poissons qui nagent sous la glace, dans les plus grandes profondeurs. Le seul observateur, un chien, essaie de comprendre les humains.

Ruth Amstutz

(*1962, vit à Berne)

Eingewurzelt I, Rhizom (Enraciné I, rhizome), 2016, plâtre moulé, 1.9 x 5 m



Avec ce tapis de plâtre parcouru de nervures en relief, Ruth Amstutz évoque des forces naturelles : celles des rhizomes, dans un langage qui entre en résonance avec celui de Julia Steiner. Dans une blancheur dématérialisée, elle traduit la force et les ramifications des rhizomes, le pouvoir de ces tiges souterraines qui servent la multiplication végétative et le stockage de réserve alimentaire. Son relief fait également allusion aux fonctions rhizomiques des constructions animalières, en tant que logement, entrepôt de nourriture, espace de

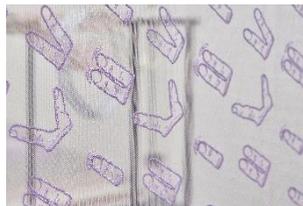
mouvement, cachette et point de départ. Mais ce tapis nervuré de Ruth Amstutz n'évoque-t-il pas aussi la vue aérienne d'un paysage fictionnel, voir virtuel ?

Stéphanie Baechler

(*1983, vit à Berne)

Scroll, 2018, broderie, tulle de polyester, éd. à 5 ex., 400 x 140 cm

Avec *Scroll* qui fait partie d'une série intitulée *Everlasting likes* (Like éternels), Stéphanie Baechler évoque l'application instagram. Les motifs répétitifs de doigts brodés ressemblent à des émoticônes. Ils figurent ici les gestes incessants nécessaires pour faire défiler (« scrolling ») les galeries d'images du réseau social sur l'écran de smartphones. L'artiste commente ainsi dans un médium opposé aux nouvelles technologies – la broderie – le flux actuel des réseaux sociaux. Ses doigts-gestes se répètent à l'infini – dépersonnalisés, fragmentés, décontextualisés – au fil d'un rouleau de tissu. La trame répétitive, légère et transparente de son tulle remplace les galeries d'images d'instagram et les like.



Linus Baumeler

(*1992, vit à Pfeffingen)

Opel Manta, 2018, parquet laminé découpé, 1 x 2 m

Avec *Opel Manta*, Linus Baumeler figure un coupé sport, faite de morceaux de parquet laminé découpés à la fraiseuse. Le parquet laminé évoque le désir de prospérité immédiatement assouvi, en tant qu'imitation d'un parquet traditionnel de maisons bourgeoises. La juxtaposition d'éléments se fait l'écho de la noblesse de la marqueterie. Tandis que le motif de l'Opel Manta joue également avec la notion d'espérances et les désirs de valorisation qui y sont associés. Les points de vue sur cette œuvre sont multiples, depuis la cage d'escalier. Selon le changement de position du spectateur, l'image se déforme. Le motif perd alors son volume et devient surface.



Selin Bourquin

(*1988, vit à Berne)

Ohne Titel (Sans titre), 2016, dessin sur portraits cartes-de-visite et daguerréotype, dimensions variables



A partir d'un ancien album de photographies du XIX^e siècle, Selin Bourquin tisse des liens entre effigies du passé et figures du présent. Elle s'est intéressée aux traces laissées par le temps sur ces images trouvées : taches, griffures, décolorations qui s'interposent comme un rideau entre le reflet de l'époque et le regard d'aujourd'hui. Elle a dessiné des portraits sur ces portraits cartes-de-visite et ce daguerréotype, s'en servant à la fois comme support et comme source d'inspiration. Selon la matérialité de ces supports, la relation au dessin varie. Tantôt ce dernier ressort comme sujet principal, tantôt il se fond avec la photographie. Parfois il disparaît presque, en traits juste creusés, perceptible selon les reflets de la lumière. La suspension de ces images leur donne un caractère d'ensemble, à l'exemple de l'album d'origine, et une légèreté qui semble faire écho au temps qui passe.

Jeanne Chevalier

(*1944 à Moutier, vit à Bienne et en Espagne)

Etang de Meienried 1, 2, 2018, photographie, tirage jet d'encre 8 couleurs sur papier Hahnemühle William Turner, éd. à 5 ex., 2 x (70 x 100 cm)



Les photographies de Jeanne Chevalier tiennent autant de la poésie ou du récit que de l'image. Le cadrage de ses deux vues de l'*Etang de Meienried* souligne le rythme des troncs et des branches, la magie du reflet, dans une harmonie de teintes sépia. Le lieu précis situé dans le Seeland s'efface au profit de paysages suspendus et atemporels. La photographe trouve ses images par « un subtil mélange de réflexion et d'intuition » (Walter Keller). On le sent d'ailleurs dans sa manière d'évoquer sa rencontre avec son sujet : « De cette fin d'après-midi d'hiver, me promenant au bord de l'étang de Meienried, je ne me souviens que du silence des couleurs, des sombres branchages sans neige transpercés par les faibles lueurs d'un soleil couchant ».

Diana Dodson

(*1963, vit à Bâle, études à Berne)

Konstellation II, Konstellation III (Constellation), 2018, encre sur toile, 1 x (120 x 100 cm), 1 x (80 x 60 cm)

Diana Dodson travaille sur l'interaction entre la peinture, l'espace pictural et l'espace tridimensionnel. Dans ces deux toiles, cette interaction se joue dans la transparence délicate des encres. Les premiers plans bruns – ceux de l'espace pictural bidimensionnel – s'ouvrent et laissent transparaître des profondeurs colorées et lumineuses. Devine-t-on ici ou là les troncs d'une forêt ? Avec ces œuvres de la série intitulée



Konstellation (constellation), l'artiste utilise les lasures de l'encre pour imiter la lumière. Elle interroge également notre rapport à la nature. Elle explore enfin des possibilités formelles qui oscillent entre figuration et abstraction.

Les Domaines CHFD

(*1967, vit à Delémont)

Archy & Morty dit « au bleu », La Truite de la Sorne – Domaines CHFD EDITION, 2018, Mod. II, exemplaires 2 et 3 sur 6, bronze (Gilles Petit fondeur, Fleurier), 2x (42 x 8 x 6 cm)

Ces deux truites stylisées évoquent un art bourgeois, par leur matériau noble – le bronze – et leur emplacement sur une cheminée. Il s'agit de deux originaux d'une édition de six, liée à une intervention des Domaines CHFD dans l'espace public :



L'EAU DE LA SORNE (réalisation 2018). Au sein de cette intervention, se cache entre autres une truite en bronze sous un bloc de calcaire, dans le lit de la Sorne à Delémont. *Archy & Morty dit « au bleu »* seraient-ils les reflets de cette truite invisible ? Ils reflètent en tout cas le thème de la rivière et celui de la pêche. D'ailleurs leurs prénoms surprenants s'inspirent de *La Maison du lac*, un film de Mark Rydell (1981) : Billy, un jeune garçon placé chez un couple âgé, donne un prénom au poisson rêvé, à la grosse prise qu'il ne pourra jamais pêcher.

Sarah Fuhrmann

(*1976, vit à Bienne)

Stab (Bâton), 2018, huile sur toile, 30 x 30 cm

Gerüst (Échaffaudage), 2018, huile sur toile, 37 x 50 cm

Gestrüpp (Broussailles), 2018, huile sur toile, 37 x 50 cm

Baum (Arbre), 2018, huile sur toile, 24 x 18 cm



Les personnages de Sarah Fuhrmann sont plongés dans des espaces mouvants, indéterminés. Leurs relations ou leurs actions interrogent. Que guettent ces deux figures du haut de leur *Gerüst* (échaffaudage) ? Que font celles-là avec leur *Stab* (bâton) ? Dans cette ambiance mystérieuse, la lecture reste ouverte. Ambivalence d'une peinture à la fois esquissée et fortement suggestive, où l'être est questionné. La pratique de l'artiste tient d'ailleurs de l'alchimie. Partant des couleurs qu'elle mélange chaque jour sur sa palette, elle peint ensuite par taches jusqu'à ce qu'elle « reconnaisse » dans ces taches la vague apparition d'une figure ou d'un objet. Elle travaille ensuite à cette apparition pour la rendre visible.

Claude Gigon & Yolande Schneiter (*1960, vit à Delémont / *1968, vit à Porrentruy)

Vanité, 2018, diptyque, photographie, impression numérique, monté sur aluminium, 60 x 45 cm, 60 x 80 cm



Avec *Vanité*, Claude Gigon & Yolande Schneiter explorent le registre de l'autoportrait. Ces deux photographies, prises dans le reflet d'une vitre, font référence aux nombreux photographes qui, dans leur quête, ont, à un instant ou l'autre, profité de la réflexion d'une surface pour apparaître sur leurs prises de vue. Au fil du temps, certains de ces autoportraits sont devenus des témoignages historiques troublants. Ici, le duo d'artistes apparaît de façon discrète, soit caché derrière ce qui pourrait être un masque de buée, soit fondu dans le décor d'une vitrine. Une tentative de sublimer ce qui tend à disparaître.

Alexandre Girod

(*1979 à Moutier, vit à Auvernier)

De l'air n°5, 2015-2018, triptyque, photographie, impression numérique sur papier coton, monté sur aluminium, no. ex. 1/7, 3x (60 x 90 cm)

Dans sa série intitulée *De l'air*, dont ce triptyque fait partie, Alexandre Girod a photographié des choses simples, au quotidien et joue sur des contrastes. Il fait dialoguer le sauvage et le dompté, met en relation des paysages et des gros plans, comme ici, ou encore l'eau des roches et celle des larmes. Pour



lui, il s'agit d'un hymne ou d'un cri de révolte, entre image et texte : « A tout ce qui bouge sans cesse, aux danses humaines, à l'enfant. Aux barrières brûlées, aux routes qui se tordent, aux exils. *De l'air* est une invitation à inventer de nouveaux contes, les siens, de nouveaux rites, loin des murs. C'est un cri aux forêts perdues, aux alizés. Une histoire de ceux qui cherchent du sens et exigent la beauté, parce que, c'est la moindre des choses, la beauté. Pour la dignité. Pour marcher dans ses désirs, vers l'aube. *De l'air* est un nouvel animisme, l'herbe folle et la roche froide. »

Niklaus Manuel Güdel

(*1988, vit à Delémont)

La Piscine, 2018, huile sur toile, 140 x 120 cm

Niklaus Manuel Güdel inverse souvent la hiérarchie traditionnelle entre sujet et environnement. Dans cette toile intitulée *La Piscine*, une armature à punching balls semble abandonnée au premier plan, soumise au vent dans une blancheur entourée d'un torrent de couleurs intenses. Des couleurs qui créent l'espace et le complexifient. Des taches, des zones, des reflets qui brouillent une lecture figurative. Dans ce contexte tumultueux, les punching balls deviennent fragiles, solitaires, tels une figure dans une *Cage* d'Alberto Giacometti.



Melanie Gugelmann

(*1970, vit à Interlaken)

Später (Plus tard), 2017, acrylique et huile sur toile, 70 x 45 cm



Couche après couche, Mélanie Gugelman cherche depuis quelque temps à se libérer de toutes structure et ligne, à accentuer la couleur et le pictural. Elle explore une nouvelle définition de l'espace sur la toile, sans système perspectif traditionnel. Dans le foisonnement étonnant de *Später (Plus tard)*, l'ensemble semble procéder du collage ou du montage filmique, voire de l'accumulation. L'artiste nous propose des couleurs et des sensations de nature. Elle fait aussi allusion à la liberté laissée par les terrains vagues dans les métropoles – des terrains vagues de plus en plus en voie de disparition.

Andreas Jenni

(*1984, vit à Berne)

Golden Times, 2018, tempéra à l'œuf, huile, poudre d'or et de cuivre sur toile, 120 x 160 cm



Andreas Jenni figure un étrange « âge d'or » (*Golden Times* – le titre de sa toile) dans lequel un poste de télévision projette des filaments qui menacent une femme à tête de poisson. Une pêche métaphorique. Les filaments envahissent d'ailleurs également la plante en pot centrale, morceau de nature dans un appartement aux murs d'ors. Dans ce scénario fantastique, voire cauchemardesque, l'artiste commente le réel : l'emprise de la circulation effrénée des images sur l'être humain. L'acte pictural est au contraire pour lui une forme de résistance par sa lenteur. A. Jenni utilise d'ailleurs tempera, huile et poudre d'or et de cuivre. Il travaille la pâte picturale dans sa matérialité. Tandis que son langage n'est pas sans rappeler l'estampe japonaise qu'il admire.

Marc Lauber

(*1988, vit à Berne)

***Vordergründig unterschwellig* (Superficiellement, apparemment), 2018, photographie sur textile, soie, polyester, lin, bois, dimensions variables**

Avec *Vordergründig unterschwellig* (Superficiellement apparemment), Marc Lauber traite d'architecture dans une installation qui dialogue avec le palier et la cage d'escalier de l'ancienne villa qui abrite le musée. Il figure ici des éléments architecturaux par du textile. Les étoffes sont imprimées de photographies ou de collages photographiques représentant des surfaces de matériaux. Ces reproductions se réfèrent à différents lieux : des espaces de différentes époques, dans divers endroits. Ainsi, cette installation est un mélange de lieux. Suivant le point de vue du spectateur, tantôt les éléments architecturaux ont un effet massif, ils construisent un espace. Tantôt au contraire l'ensemble se fragmente avant de naître et devient à nouveau surfaces ou construction.

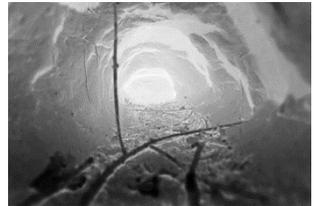


Andrea Loux

(*1969, vit à Münchenbuchsee)

***Burrows – Ausblicke (1-22)* (Terriers – perspectives (1-22)), 2018, photographie, tirage jet d'encre sur papier Fine Art, éd. à 2 ex., 18x (18 x 24 cm)**

Andrea Loux manipule du matériel photographique trouvé sur internet pour lui infuser un contenu. Cette série a été conçue en lien avec une de ses installations traitant du renard et du terrier. En inversant les valeurs via Photoshop, l'artiste donne aux images trouvées une nouvelle aura. Le spectateur change de rôle.



Il ne guette plus un trou noir comme un chasseur ou un observateur. Il se retrouve au contraire de l'autre côté. Il se situe soudain dans la perspective de l'être qui, réfugié dans ce terrier ou cette grotte, surveille le risque d'un danger inconnu ou contemple l'air libre avec nostalgie.

Mingjun Luo

(*1963 en Chine, vit à Bienne)

Rivières, 2018, crayon sur papier, 150 x 42 cm

Artiste d'origine chinoise établie à Bienne, Mingjun Luo travaille sur l'identité et la mémoire. Pour ce dessin, elle s'est inspirée d'une photographie liée à son passé chinois. Elle retrace littéralement ce passé et en ravive ainsi la trace mémorielle. Mais elle s'en distancie également par l'effacement partiel de son évocation. Ce portrait de groupe oscille entre apparition et disparition. « Or les traces ambiguës, subtiles [...], que Mingjun Luo fixe sur la toile ou le papier, développent une insistante présence qu'il ne serait pas faux de qualifier d'*auratique*. » (Bernard Fibicher)



Line Marquis

(*1982 à Delémont, vit à Lausanne)

Toit du monde, 2018, huile sur toile, série dont deux diptyques, 5x (130 x 100 cm)



Par sa peinture actuelle, Line Marquis propose une intensité porteuse de sens. Dans sa série *Toit du monde*, elle transpose à l'huile la simplicité de l'aquarelle. Dans ces scènes, les montagnes, qui s'érodent loin des bruits du monde et ses drames, offrent leur enchantement aux personnages d'un futur incertain, au travers d'un décalage chromatique. Les visages sont suggérés, quelque peu fantomatiques. Ils vivent bel et bien dans leur intensité colorée, et proposent au spectateur de s'attarder sur l'expérience unique de l'instant présent, perpétuellement en fuite.

Robin Mettler

(*1993, vit à Berne)

Ohne titel [Sans titre], 2018, porcelaine émaillée, étain, dimensions variables

Cette installation est visuellement et physiquement délicate. Robin Mettler a trempé des fragments de plantes ou d'arbres (dont beaucoup proviennent des environs de Moutier) dans du kaolin. Lors de la haute cuisson, ces fragments ont été brûlés, seule restent leurs gaines de porcelaine. Celles-ci ressemblent alors à des coraux blêmes. A leurs côtés, les taches d'étain évoquent un fluide qui s'en écoule, comme si ces coraux saignaient ou se déshydrataient. Ou ce fluide serait-il un mécanisme de défense contre les agressions de l'homme sur la nature ? Quelle qu'en soit la lecture, cette installation se veut à la foi constat et critique sur le plan écologique.



Christian Mühlemann

(*1958 originaire de Seeberg, vit à Zurich)

Pyrenäen (Pyrénées), 2018, crayon de couleur sur papier 143 x 163 cm

Dans ses « images tramées » Christian Mühlemann associe dessin ou peinture et photographie. L'image-source de *Pyrenäen* (Pyrénées) est une reproduction dans une ancienne encyclopédie. L'artiste transpose ainsi le multiple en une œuvre unique. Il souligne son principe de citation, tout en le dépassant. Son « image tramée » est interrompue par endroit, telle une mauvaise reproduction. Les supports de papier décalés évoquent le livre. Mais l'échelle a changé, elle est devenue monumentale, offrant un large panorama sur la chaîne montagneuse. Comme le réseau sensible des points de la trame et la lumière, elle incite à la rêverie. « Si j'étais écrivain, j'écrirais des récits de voyage. La notion de peintre de voyages existe-t-elle ? Mes images doivent inviter au voyage » souligne l'artiste.



Pat Noser

(*1960, vit à Bienne)

Im Garten von XuLin 2 (Dans le jardin de XuLin 2), 2018, encre de chine sur papier, 200 x 150 cm



Lors de son séjour en Chine dans la mégapole de Shenzhen, comme ailleurs, Pat Noser a surtout pris des photographies qui servent de documents à sa peinture, pour se remémorer ce qui a été vu et ressenti. Dans cette encre de la série ironiquement intitulée MADE IN CHINA, le point de vue est en surplomb, avec de puissantes lignes de fuite. Pas d'ouverture sur un ciel, mais une mosaïque d'éléments, bâtiments, vélos etc., la seule présence humaine étant lointaine. Echo de la solitude de l'artiste dans un lieu sans contact possible avec les habitants, étant donné la barrière des langues ? Tandis que l'encre utilisée – encre de chine – entre en correspondance avec le MADE IN CHINA.

Philippe Queloz

(*1962, vit à Saint-Brais/JU)

Pour Célestine, 2018, installation, matériaux divers : coffre de guitare, pied de lutrin, fil à plomb, craie, Ø au sol : 98 cm, h : 178 cm



Un coffre de guitare est posé en équilibre sur un pied de lutrin. Un fil à plomb attaché à la poignée fait office de contrepoids pour en assurer l'équilibre. La pointe du poids suspendu souligne un traçage au sol à la craie, qui détermine une surface circulaire comme zone d'intervention, et par conséquent consolide une assise dans le lieu d'exposition. Le coffre, objet fonctionnel fabriqué par Philippe Queloz, répond à une nécessité : contenir et transporter un contenu, en l'occurrence une guitare*. D'auxiliaire il devient l'élément central d'un dispositif qui résulte d'une suite d'interventions : d'abord sur l'objet lui-même par sa construction élémentaire, assemblage d'éléments recyclés ; puis dans cette installation, juxtaposition d'éléments auxiliaires eux aussi, détournés de leur fonction première.

Un objet hybride, « anthropomorphique » de par sa dimension, entre échassier (marabout) et mitrailleuse posée sur support. Palimpseste.

*Initialement, le coffre a été construit pour contenir une guitare aux dimensions spécifiques de marque "Célestine" créée par Claude Bourquart, luthier à St-Brais. D'où le titre : "*pour Célestine*".

"*pour Célestine*" résonne comme le titre d'une pièce musicale, telle "für Elise" (« lettre à Elise »), dans le genre "Bagatelle" entre hommage, dédicace, lettre passionnée etc...

"En musique classique, une bagatelle est une courte composition sans prétention, dans un style badin et léger, destinée le plus souvent au clavier" (Wikipédia)

En franc-maçonnerie, le fil à plomb symbolise par sa verticalité l'élévation, la perfection de soi, l'effort, ou encore l'envie de s'élever. (Wikipédia)

Rayyan (Ahmad Al Rayyan) (*1989 en Syrie, vit à Langenthal)

***What's left*, 2018, acrylique sur canevas, 300 x 200 cm**

***Who's right*, 2018, crayon sur canevas, 200 x 300 cm**

Sous une forme bien différente, Rayyan, tout comme Michael Streun, commente les conflits humains. Il fait dialoguer ses deux toiles qui se contextualisent réciproquement. L'une, picturale, présente un langage ornemental dont les motifs se tissent à la fois formellement et en profondeur, par couches transparentes. Pour l'artiste d'origine syrienne, c'est le reflet d'une mémoire visuelle liée à un endroit. Son origine remonte au décor de sa peinture antérieure consacrée à des événements politiques. Mais en envahissant ici toute la toile, ce langage ornemental perd son rôle de décor. Il n'est pas non plus pur objet de contemplation, au contraire des motifs islamiques traditionnels. Il est l'antithèse de ce qui se joue sur l'autre toile. Là une dispute humaine sème chaos et confusion. Pourtant, cette scène stylisée et atemporelle est également une forme d'ornement aux yeux de Rayyan : la dispute est un motif répétitif sans fin au fil de l'histoire. La dispute, c'est l'humain dans sa part animale ; et le combat armé n'en est qu'une autre forme.



Selina Reber

(*1985, vit à Berne)

***Storyline*, 2017-2018, encre de chine et feutre sur papier, trois dessins d'une série de cinq, nos II, IV, V, 3x (218 x 148 cm)**



Dans *Storyline*, Selina Reber explore littéralement une „histoire de lignes“. Elle crée par et dans le dessin, qui est un de ses principaux moyens d'expression, des plissements, des gonflements, des creux, des méandres. Une prolifération qui semble même perturber la structure d'une page de bande dessinée et ses cases. Mais il n'y a pas de récit au sens traditionnel du terme dans *Storyline*. L'histoire qui s'y joue, de feuille en feuille, c'est la force des lignes qui créent volumes et espaces, dans une lecture qui reste ouverte à la sensibilité de chacun. L'artiste se nourrit d'ailleurs d'inspirations diverses, puisées dans la nature ou dans le quotidien : pour cette série, de traces de vers à bois et du développement des cellules. Tandis qu'intuitivement, elle a tissé des correspondances entre chacun de ces trois dessins et une consistance : le géologique ou le textile plié (II/V) ; la force interne de la matière (masse, pâte) (IV/V) ; les consistances aérées (V/V).

Maja Rieder

(*1979 à Niederbipp/BE, vit à Bâle)

***O.T. (Sans titre)*, 2014, encre de chine et gouache sur papier, quatre dessins d'une série de douze, 4x (200 x 200 cm)**



Ces quatre formats carrés de Maja Rieder font partie d'une série de douze. Entre dessin et peinture, les supports de papier prennent du relief, telles des toiles décollées de leurs châssis. Le traitement très ample évoque des gestes picturaux et prend une dimension monumentale. Le motif du X, récurrent chez l'artiste, se mêle ici à d'autres croisements qui peuvent évoquer étoile ou barrage. Mais Maja Rieder ne vise aucune figuration. Pour elle, le X est une dimension spatiale, sa relation au fond crée différents plans ou reste en surface, suivant les contrastes entre les teintes. Ici, chacun de ses quatre dessins exposés offre une expérience différente, que ce soit sur le plan de la sensation d'espace, sur celui de la matière ou encore sur celui des factures et des teintes.

Celia & Nathalie Sidler (*1983, études à Berne, vivent à Bâle)

Settings, 2018, série, dessin imprimé au papier carbone, 10x (26 x 36.5 cm)

A partir d'images trouvées sur le Web ou de leurs propres photographies, Celia & Nathalie Sidler ont extrait tout ce qui était d'ordre naturel ou humain pour n'isoler que des environnements construits de main d'homme. Le duo d'artistes dépersonnalise d'autant plus ces constructions qu'il les cite par le biais de leur ligne de contour, transférée au moyen de papier carbone. Dans ces citations minimales ne subsiste ainsi plus que des frontières, des jeux pour enfants ou une rangée de fauteuils, vides de toute présence humaine. En bref des éléments qui, aux yeux des artistes, nous contraignent et restreignent nos libertés.

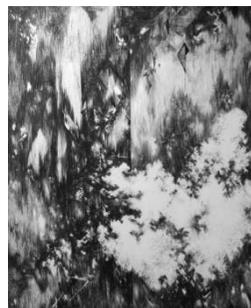


Julia Steiner

(*1982 à Büren zum Hof/BE, vit à Bâle)

Zeitraum I (Durée I), 2014-2016, gouache sur papier, 292 x 240 cm

Julia Steiner crée des mondes ambivalents souvent de grands formats, voire des environnements, dans lesquels le spectateur peut s'immerger. Elle travaille à la gouache noire sèche, laissant les blancs en réserve, ou nuançant des parties par gommage. Entre organique et géométrique, déluge et suspension, flux et cristallisation, clarté et obscurité, *Zeitraum I (Durée I)* est hybride. La lecture de cette œuvre reste ouverte et multiple. Est-ce le portrait d'une « durée » vécue au fil de rythmes différents ? Est-ce la fin de notre monde ou au contraire sa renaissance ? L'artiste éveille nombre de questionnements, ouvrant un espace de réflexion.



Sébastien Strahm

(*1980, vit à Courfaivre/JU)

Trang XXXV et Trang XXXVI, 2018, huile sur toile, 2x (37 x 28 cm)



Sébastien Strahm explore le vocabulaire du paysage « en tant que thématique culturelle [...] occupant une place essentielle dans les traditions picturales en Extrême-Orient et en Europe » (Jean Prétôt). Sa fascination pour la forme de la montagne asiatique remonte aussi à l'enfance. Dans les deux œuvres exposées, il a adopté l'huile plutôt que l'aquarelle, son médium de prédilection. Il crée un contraste saisissant entre les modulations de cette île-rocher sur fond de ciel nuageux et son ombre brossée sur une mer en aplat bleu vif. Par ce traitement et son coloris, il se joue de nos habitudes de lecture du proche et du lointain. D'ailleurs son île paraît imaginaire, même si le titre de ses toiles renvoie à un lieu réel – *Trang*, une province au sud de la Thaïlande. Une île-signe d'un exotisme rêvé, comme tant de paysages dans l'histoire de la peinture ?

Michael Streun

(*1965, vit à Thoune)

Umwälzung, Umwälzung 2 (Boulversement), 2018, huile sur toile, 1x (190 x 230 cm), 1x (160 x 140 cm)



Michael Streun ne se laisse pas enfermer dans un style et crée des univers picturaux éveillant de puissantes émotions. Dans ses deux toiles sur le thème de l'*Umwälzung* (Boulversement), il traite de notre époque agitée. Ses groupes de personnages dépassent la personnalisation spécifique pour aller vers l'universel. Ils expriment une rébellion, voire une révolution en devenir contre la perte du respect mutuel, la montée du populisme ou encore les anciennes dictatures encore en place. Cela par le biais d'une peinture qui coule, qui pleure, où les figures se décomposent par endroits, tout en ayant une assise monumentale. Et que dire de cette palette sombre éclairée par du rosâtre ou du verdâtre ? Dit-elle l'angoisse ou l'aspect fantomatique de ce qui est en train de naître ?

Andrea Vogel

(*1974 à Oberdiessbach/BE, vit à Saint-Gall)

***Auferstäubung* (Résurrection-dépoussiérage), 2018, projection vidéo, éd. à 5 ex., 5' loop**

Cette vidéo d'Andrea Vogel est troublante. L'artiste nue, couverte et entourée de farine est couchée. Elle va se relever peu à peu, filmée en plongée totale (d'au-dessus). Cette action lente se déroule en stop motion et fondus enchaînés, jouant sur le net et le flou. Images du corps et de sa trace dans un noir et blanc atemporel.



Oscillation ambiguë entre désincarnation et corporalité. Cette performance filmée a été réalisée dans l'ancienne boulangerie des parents de l'artiste, à Oberdiessbach (projet *Universum*, avec Olivia Notaro, 2018). Dans ce lieu de son enfance, Andrea Vogel revisite sa « naissance, nue comme fille de boulanger dans la poussière de farine ». Elle interroge ici d'autant plus le vécu, la durée et le caractère éphémère de la vie que son titre *Auferstäubung* est une contraction entre « résurrection » et « dépoussiérage ». Dépoussiérage du passé par ce retour à la naissance ? Résurrection revisitée ? Poussière concrète et métaphorique ?

Jost von Allmen

(*1963, vit à Iseltwald/BE)

***Timelapse, Spanien* (Laps de temps, Espagne), 2017, photographie sur papier Crane Museo, montée sur aluminium, 3x (60 x 80 cm)**

Jost von Allmen a photographié le phénomène des vagues et des marées de l'Atlantique depuis un point de vue élevé, le long de la côte nord de l'Espagne. Mais ses images interrogent et troublent le regard. C'est que chacune d'entre elles est un assemblage de plusieurs vues sous une exposition



multiple. Des vues prises avec un appareil statique à quelques secondes de distance. Ainsi les trois photographies que le spectateur a sous les yeux, loin de la saisie d'un seul instant, incluent plusieurs vagues en une durée accélérée. Ces vagues peuvent se ressembler, mais sont toujours légèrement différentes. Le photographe associe cette recherche à la photographie fractale. Il s'est également intéressé à l'origine à l'œuvre du maître de la photographie conceptuelle, le japonais Hiroshi Sugimoto

Darko Vulic

(*1960 en Bosnie-Herzégovine, vit à Boncourt/JU)

Le journal des signes et symboles, 2017-2018, livre 70 feuilles, encre de chine, crayon, acrylique, aquarelle sur toile, ouvert 40 x 110 cm



Ce *Journal* est pour son auteur, Darko Vulic, à la fois le fruit d'un rituel et un instrument pour déchiffrer ses pensées et ses souvenirs. Il y mêle signes et symboles anciens, plus récents ou encore puisés dans son inconscient, qu'il a peints sur de vieux draps. De page en page, ce livre est devenu journal intime, instrument d'introspection. L'artiste a donc fouillé, creusé, donné un sens à l'apparent chaos de ses figures et de ses signes. Une démarche qui rappelle le temps de la guerre à cet artiste qui vient de Bosnie-Herzégovine, suite à la destruction de son atelier par un obus à Sarajevo : « je remue des décombres comme un archéologue le fait dans les vestiges du passé », souligne-t-il.

Emmanuel Wüthrich

(*1969, vit à Porrentruy)

Vague 2, 2018, encre de chine sur papier, 240 x 336 cm



Emmanuel Wüthrich réinterprète en grand format une vague peinte par Gustave Courbet en 1869. Mais la vague est ici loin de toute fascination traditionnelle pour la force du flux et du reflux ou de toute métaphore poétique. Elle rend hommage aux dizaines de milliers de migrants disparus, avalés par la Mer Méditerranée. Elle critique le rejet et les barrages que nos sociétés développent contre la migration. Elle se veut témoin de ces « horizons douloureux », selon les termes de l'artiste, qu'est devenue la méditerranée, pourtant appelée *Mare Nostrum* (notre mer) à l'époque antique. D'ailleurs la vague d'Emmanuel Wüthrich est noire et morcelée. Les feuilles qui la composent sont marquées de pliures et de marbrures. C'est qu'elles ont été pliées en forme de bateau, puis baignées ou noyées dans l'encre de Chine



A series of ten horizontal dotted lines, spaced evenly down the page, intended for handwriting practice.



A series of ten horizontal dotted lines, evenly spaced, intended for handwriting practice.

Événements pendant l'exposition

Visite guidée

- **Mercredi 16 janvier 2019, 18h30**

par Valentine Reymond, conservatrice et certains artistes exposés

Circuit 2

Reliant les lieux d'art de la Cantonale Berne Jura, tour en bus et visites des expositions par des commissaires, artistes et médiatrices/médiateurs culturels

- **Dimanche 13 janvier 2019**
 - **départ 9h du Pasquart, Bienne**
 - **12h45 au Musée jurassien des Arts, Moutier (avec pause midi)**

Sur réservation

pour les réservations et informations: www.cantonale.ch

Commissariat de l'exposition : Valentine Reymond, conservatrice

Les soutiens à la Cantonale Berne Jura sont cités dans le programme imprimé de la *Cantonale Berne Jura*

Le Musée est soutenu par :

